



Pierric BAILLY, *Polichinelle*, Paris, P.O.L. éditeur, mai 2008, 233 p., 15 € [n° 4].



Premier roman, très décoiffant, d'un jeune auteur né en 1982 à Champagnole. Il met en scène une bande d'adolescents désœuvrés lors d'un été dans la campagne dont il est originaire : « Des corps débiles, langues bien pendues, traits tirés, l'été jurassien, de nos jours, campagne française qui lorgne sur tout ce qui bouge de l'autre côté de l'Atlantique, qui saute sur la première occasion de se donner des coups, qui se dépêche de tout casser, de tout gâcher, au cas où il y aurait quelque chose à en tirer. » (quatrième de couverture). Le narrateur, de quelques années plus âgé que ces « tagazous », les regarde vivre, ou plutôt essayer de survivre.

Mais, au-delà de cette chronique estivale d'une jeunesse provinciale qui s'ennuie, de ses distractions (sorties nocturnes avec beaucoup d'alcool et de joints, flirts plus ou moins poussés, virées en voiture, bagarres, courses au supermarché, télévision, musique rap...) et ses dérives (un meurtre plus ou moins accidentel), c'est la langue de l'auteur, son écriture qui surprend, détone et étonne par son énergie créatrice : mélange d'argot, de verlan, de régionalismes jurassiens, d'anglo-américanismes, de parler « jeune » et d'expressions désuètes ; beaucoup plus qu'une transcription du langage parlé, il s'agit là d'une langue travaillée, remalaxée, réinventée, rythmée, « slammée », à la syntaxe éclatée, « karcherisée », comme l'ont dit certains. Une langue qui colle à un récit féroce, souvent drôle, mais dont la poésie n'est parfois n'est pas loin. Le narrateur pose un regard finalement non dénué de tendresse sur ces adolescents.

L'ennui est que ce roman de 233 pages s'enlise dans une intrigue compliquée, peu plausible, quasiment délirante, et que cette écriture, du coup, finit par ressembler à un exercice de style et à « saturer » le lecteur. La raison en est peut-être que le manuscrit initial était cinq fois plus gros et que l'auteur a dû le réduire considérablement : « Ça a été dur, j'y suis allé à la tronçonneuse », a-t-il déclaré dans une interview... En dépit de cette restriction, *Polichinelle* est un roman novateur, qui ne peut laisser indifférent.

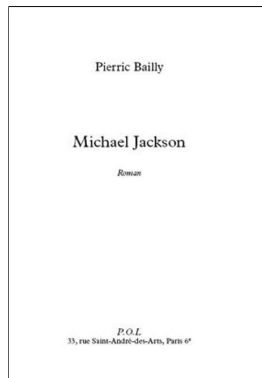
Les références littéraires de Pierric Bailly sont Burroughs, Selby, Desportes, cela n'étonnera personne.

L'ouvrage a reçu d'excellentes critiques dans la presse nationale. L'auteur était présent aux « Petites fugues » à Besançon en novembre 2009.

*Martine Coutier*



Pierric BAILLY, *Michael Jackson*, Paris, P.O.L., janvier 2011, 416 p., 19,90 € [n° 6].



Le premier roman de Pierric Bailly, *Polichinelle*, qui raconte les longues vacances d'une bande de jeunes dans le Jura, a eu beaucoup de succès grâce principalement à son style : ludique et inventif, un mélange de parler jeune à la première personne et de jeux de mots, le tout bien agencé par un sens juste du rythme des phrases. Par un sens de l'humour aussi : la comédie des jeunes qui friment, qui s'ennuient, qui font des bêtises...

*Michael Jackson*, son deuxième roman, raconte dans un style nettement plus sobre la vie d'une autre bande de jeunes, un peu plus âgés : leurs longues années de « Fac » à Montpellier.

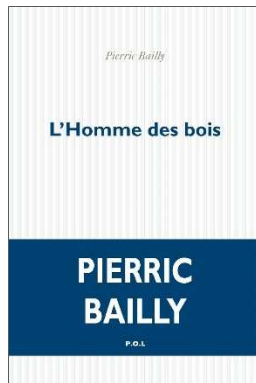
Dans les trois parties du roman, le héros et narrateur, Luc, se présente en trois contextes légèrement différents. Dans la première partie, son père travaille à l'usine de La vache qui rit à Lons-le-Saunier, tandis que dans la deuxième, il est professeur de musique, et dans la troisième, il fait des petits boulots dans divers endroits. Sa « copine », Maud, dans la première partie, est étudiante en psychologie, puis aux Beaux-Arts dans la deuxième, avant d'intégrer Sciences Po dans la troisième. Au début, elle a de gros seins, qui deviennent de taille moyenne au milieu, et petits à la fin. Non mais, je vous assure ! Les petits seins sont plus classe apparemment.

Le fond, cependant, reste toujours le même : la routine, le vide, l'ennui, les conversations peu spirituelles. Ils parlent beaucoup de sexe – c'est normal à leur âge – et parfois aussi de musique, de cinéma, de sport, et même de leur avenir mais sans avoir l'air de trop s'en soucier. Boire, fumer, faire l'amour, cela ne laisse pas beaucoup de temps pour penser. Un événement arrive tout de même vers la fin de la deuxième partie : Luc, en train d'essayer de secourir un chat trop haut perché, tombe d'une fenêtre. Dix jours dans le coma. Sans suite.

Qu'ils sont tristes, ces jeunes, en fin de compte, déprimants même, sans relief, si ce n'est par les « bites » et les « nichons » de leurs obsessions, et plutôt interchangeables, ce qui facilite leur échangeisme d'ailleurs... Peut-on parler d'une autre génération perdue ? Pas d'une génération rebelle en tout cas. Tout indique qu'ils vont se ranger assez convenablement et trouver leur place dans une société contemporaine régie par la publicité, la distraction et la consommation tous azimuts. C'est connu, l'adolescence se prolonge aujourd'hui, parfois jusqu'à vingt-six ans, l'âge de Luc dans la troisième partie, et même au-delà, à cause des études et du chômage des jeunes ; mais en quatre cents pages, celle de *Michael Jackson* se prolonge un peu trop, je trouve !

*David Ball*

Pierric BAILLY, *L'Homme des bois*, Paris, P.O.L., févr. 2017, 153 p., 10 € [n° 12].



C'est un livre attachant, généreux, le portrait d'un homme ordinaire mort d'une façon peu ordinaire. Il a glissé sur une pente lors d'une promenade dans le Haut-Jura et est tombé d'une falaise. Une mort sans doute accidentelle, peut-être à cause des morilles, si le désir d'en cueillir quelques-unes l'avait poussé à prendre un risque de trop. Son fils, jeune romancier connu, raconte ses propres réactions en se renseignant sur les détails de cette mort, en préparant les obsèques de son père et en faisant le tri de ses effets.

Tout est dit de façon la plus sobre, la plus exacte qui soit. Ceci n'est pas un roman mais la narration factuelle d'un fait divers qui devient le portrait détaillé de la victime : un homme ordinaire, qui n'était pas finalement si ordinaire que ça, une fois vu avec toutes ses qualités et ses limites ; un homme plutôt sympathique, travailleur, militant social et contestataire, ayant une grande variété d'intérêts et d'amitiés, même si son impatience et ses accès de colère l'empêchent souvent de mener à bien ses projets et ses relations. C'est surtout son incapacité à établir une relation stable avec une femme qui reste saisissante et mystérieuse, d'autant plus qu'il avait apparemment beaucoup de charme. La mère de Pierric avait quitté son mari très peu de temps après la naissance de l'enfant, et apparemment les autres femmes de sa vie l'ont toutes quitté plus ou moins aussi rapidement. Ses sautes d'humeur étaient-elles si insupportables ? Ou y avait-il autre chose ?

Comme le jeune Pierric a été élevé principalement par sa mère, sa relation avec son père était inévitablement intermittente, et c'est seulement après sa mort qu'il a découvert des aspects importants de sa vie, comme, par exemple, ses efforts touchants d'autodidacte, les cahiers qu'il avait commencé à remplir de notes sur des langues étrangères, le tarot, l'origami, la philosophie, les Indiens d'Amérique, le jazz, l'Égypte ancienne, et puis abandonnés après quelques pages. Il avait persisté, pourtant, avec le yoga et avait même fini par l'enseigner, ce qui lui a apporté une certaine reconnaissance et, espérons-le, un peu d'apaisement.

*David Ball*



Pierric BAILLY, *Les Enfants des autres*, Paris, P.O.L., janvier 2020, 208 p., 18 €.



Avec ce quatrième roman, le jeune auteur jurassien Pierric Bailly revient sur les lieux de *Polichinelle*, son premier roman paru en 2008, c'est-à-dire le milieu semi-rural jurassien (dans le bas Jura) qui est le sien. Mais il n'y est plus question d'adolescents. Le héros – ou plutôt l'antihéros – est un homme encore jeune, proche de la quarantaine, apparemment marié et père de famille, qui est le narrateur et qui, de toute évidence, lui ressemble beaucoup.

Premier signe d'un décalage du personnage – puisque l'auteur a judicieusement choisi, pour les autres, des prénoms générationnels – il est prénommé Robert, Bobby pour les intimes, ou encore Bobinette par ses collègues de travail sur les chantiers. Prénom désuet, hérité de son grand-père qui est mort le jour avant sa naissance, « ce grand-père », dit-il, « que je n'ai pas connu et dont je porte le putain de prénom » (p. 17).

Le récit tourne, pas uniquement mais essentiellement, autour de la question de la paternité, du désir de paternité, de la famille qu'on a fondée ou pas. Et c'est pour pouvoir aborder ces sujets de multiples façons, en montrer les ambiguïtés et les contradictions, que l'auteur imagine, avec une sorte de malignité, une histoire extravagante, remplie de suspense et fort déstabilisante.

Une histoire racontée donc par Robert qui semble prendre à partie le lecteur (procédé qui rappelle *Hével* de Patrick Pécherot), faisant de lui un témoin privilégié pour mieux le convaincre et en même temps le désorienter, en ponctuant le récit par des phrases comme « Enfin, vous connaissez » (p. 14), ou des questions sans réponse : « Dites-moi franchement, qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ? » (p. 60), ou « Vous n'êtes pas d'accord ? Ça ne vous gêne pas, vous ? »

Le roman commence par une scène d'adultère : Robert surprend, dans une attitude non équivoque, sa femme Julie avec son meilleur ami, Max, le « beau gosse », père de famille modèle à qui tout réussit – premier incident qui va être le déclencheur du désarroi sans doute latent de Robert. Suivent une vingtaine de pages où la toile de fond du roman est mise en place, au long desquelles l'auteur glisse quelques indices : « Gabriel [*le fils aîné*] me saute dessus et m'enlace au niveau des cuisses, et j'ai l'impression qu'il y a erreur sur la personne. J'ai l'impression que ce n'est pas moi le père, que ce n'est pas mon gamin (...) Comme si je m'étais trompé de film. » (p. 12), puis il est fait mention d'un article paru dans le journal à propos du cadavre d'une femme trouvé dans la forêt non loin de chez lui, fait divers qui, plus loin, contribuera à semer le doute dans l'esprit de Robert et dans celui du lecteur. Et c'est au début du deuxième chapitre qu'apparaît la fameuse question : « Les garçons, ça va ? », qui amorce la dégringolade, pour ne pas dire la descente aux enfers, de Robert, la perte de tous ses repères et... la perplexité du lecteur.

Robert a-t-il vraiment des enfants ? se prend-il pour son ami Max ? est-ce un cauchemar ? a-t-il des hallucinations, perd-il la raison ? Où est le vrai dans tout cela ? D'ailleurs, y a-t-il une seule vérité ou plusieurs ?

Le récit est composé d'une succession d'incidents – autant de ressorts dramatiques – qui s'enchaînent les uns aux autres tout en retournant les situations, ce qui dérouté le lecteur, mais n'est-ce pas justement le but de l'auteur ?

Robert se croit victime d'une machination, « pète les plombs » (pour utiliser une expression en écho au langage du roman), commence à avoir un comportement agressif, à faire des erreurs dans son travail, empêche son ami Max d'arriver gagnant lors d'un trail, s'entaille assez gravement le pouce sur un chantier, devient si dépendant des analgésiques qu'il en vient à fabriquer de fausses ordonnances, fuit dans la forêt ivre mort et croit y avoir tué Julie (est-ce le cadavre mentionné dans les premières pages ?), finit par perdre son travail...



Tous ces incidents, ces événements, permettent à l'auteur de dépeindre avec beaucoup de drôlerie, mais aussi de tendresse, l'univers et la vie quotidienne contemporaine dans ce milieu semi-rural : pas tout à fait la campagne, pas celle des agriculteurs ou des éleveurs, mais celle des gros villages et des petites villes où les gens travaillent dans les usines et les petites entreprises alentour, ou dans les administrations. Cet univers où on fait ses courses dans les Shopi, Aldi, Lidl et autres supermarchés, symboles de la société de consommation. Où les trentenaires et quarantenaires habitent des maisons, certes modestes, avec enfants, jardin et barbecue, roulent en 4x4 bas de gamme, font du sport, emmènent leurs enfants faire de l'accrobranche, boivent pas mal et pratiquent en douce la distillation, ont comme références culturelles les séries à la télévision, parfois le cinéma et la musique le plus souvent américaine. Cette vie où, malgré le conformisme ambiant, il y a des grand-mères presque nonagénaires qui fonctionnent au Canada Dry, ont des amants, draguent aux enterrements (p. 84), et se remarient.

D'où de nombreuses scènes cocasses, comme celle du mariage de Jeannette (p. 157-160), la grand-mère de Robert qu'il affectionne particulièrement, scènes issues d'une observation fine, qui peuvent rappeler, malgré un langage bien différent, l'acuité et l'humour du regard de Marcel Aymé.

Il y a de jolies pages, disséminées au gré des séquences dramatiques, sur les inconvénients et la perte de liberté quand on devient parent (p. 46), sur le désir et le besoin de paternité – lorsque le couple s'essouffle : « Sortir de la routine. Sortir du silence qui règne à la maison, qui envahit tout, qui nous étouffe » (p. 117) –, sur le rôle de père tel qu'il l'imagine pour convaincre Julie qui ne veut pas d'enfants (p. 123-124), et aussi sur ce qui lui manque dans sa vie et que représente la paternité : « l'amour inconditionnel » (p. 153).

Quelle astuce allait trouver l'auteur pour terminer son roman ? Naturellement, ce sera un autre renversement de situation, à nouveau déconcertant, une sorte de pied de nez au lecteur au cas où celui-ci se serait attendu à une fin « réaliste », comme dans les polars où la vérité est enfin dévoilée.

Ce roman drolatique, où toute gravité bascule aussitôt dans un trait d'humour, montre que Pierric Bailly maîtrise de mieux en mieux sa verve romanesque et l'art du suspense. Avec l'air de rien, il sait capter le lecteur, s'amuse à l'emmener là où il ne veut peut-être pas aller. En cela, il est remarquablement servi par une écriture fluide, rapide, vivante, rythmée, et si la langue délibérément non conventionnelle dont il use – qui est celle de cette génération et de ce milieu – peut en rebuter certains, il faut admettre qu'il la maîtrise avec un art consommé.

*Martine Coutier*